

LA FEMME CANADIENNE

CONFÉRENCE AUX DAMES BIENFAITRICES DE L'INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES, 1900

(Suite)

Ah ! la Canadienne, généralement, n'est pas de ces femmes qui confient, de gré, à des mains mercenaires, à des marâtres, le soin de traiter, d'élever ses enfants.

Du nouveau-né, le nid capitonné de dentelles et de rubans a une place près de sa couche. Le jour, la nuit, la surprennent courbée sur ce trésor de son âme. Elle vit de ses sourires ;—elle pleure de ses larmes. Elle recueille chacune de ses respirations comme autant de symptômes de calme repos, ou de fièvre, de malaise, d'agitations nerveuses. Elle ne perd aucun de ses mouvements ; rien ne lui échappe ! Elle ne peut détourner la vue de cette chère créature, de cette fleur fraîche et brillante, de ce front qu'aucun nuage ne voile encore !

Sur ses traits, brillent tour à tour l'expression de la joie et de la crainte, l'extase de l'amour et de l'espérance. Puis, quand le chérubin, ouvrant ses petits yeux, lui tend ses faibles bras, entoure son cou d'une chaîne gracieuse et bien légère, la mère ravie le presse fortement sur son cœur...

On sent là, sous la puissance de cette caresse maternelle, une vigilance de tendresse capable de garantir l'enfant de tous les souffles impurs qui pourraient venir s'abattre sur sa frêle organisation.

Et plus tard, lorsqu'il grandit, cet être formé de son sang, nourri de son lait, et même à cette époque de l'adolescence, où la supériorité la plus douce pèse comme un joug, la mère canadienne, au sentiment énergique et tendre à la fois, ne sait-elle pas faire respecter l'obéissance qui lui est due ? Son reproche est-il sans aiguillon pour exciter au bien ?—Et dans les combats difficiles, n'a-t-elle pas ses larmes ?...

Avec les ruses admirables, qu'emploie la mère de famille canadienne pour se conserver toujours un passage, qui conduit aux endroits les plus secrets du cœur de son enfant, avec de tels soins, de telles sollicitudes, le Canada ne peut avoir que des hommes forts, vaillants et courageux.

Aussi est-ce bien sur elle que reposent l'espoir de la patrie et la gloire de la nation.

* *

Mesdames, il nous faudrait encore voir la femme canadienne dans une situation non moins grande de la vie. Il nous faudrait la voir enrôlée sous la bannière de sainte Thérèse, de Marguerite Bourgeois, de Sœur Caouette, de Madame d'Youville,—il nous faudrait la voir petite servante de saint Vincent de Paul, sous la pieuse égide de madame Gamelin, toute d'abnégation, d'oubli d'elle-même, d'amour...

Je n'aurais qu'à vous dire, mesdames : descendez dans vos cœurs et mesurez l'admiration que vous éprouvez pour les saintes femmes qui en appellent à votre inépuisable charité, dans leur œuvre régénératrice des Sourdes-Muettes...

Mais, je n'en ferai rien : la louange toute pure pourrait ici blesser profondément celles qui en seraient l'objet.

Cependant, vous me permettez, pour traduire et vos sentiments et les miens, de vous lire une page, prise à tout hasard, mais qui ne saurait être ni plus éloquente, ni plus délicate :

Une chose que j'ai toujours admirée, dit un auteur, c'est qu'il y ait encore parmi nous des jeunes filles qui, par piété sincère, renoncent librement aux joies que leur promettait leur beauté ou leur naissance, pour aller embrasser un crucifix...

Et ce sont des femmes qui donnent cet exemple au monde, elles que Dieu semble n'avoir créées que pour traverser la vie en souriant ! ce sont elles qui portent les couronnes d'épines, elles dont le front n'aimerait à se parer que de couronnes de fleurs !

Et la voilà cette femme tantôt au pied de la croix, toute sérieuse, toute immobile, toute recueillie priant pour ceux qui se sont laissés aller au mal, priant pour vous et pour moi ;—tantôt autour d'un lit, pieuse et

toute empressée, cherchant, à force de soins et d'amour religieux, à calmer les maux même les plus cuisants d'un malade ; et cela n'est pas l'ouvrage d'une heure, d'un jour, d'une semaine : c'est une vie tout entière passée dans le sanctuaire et l'asile des malheureux.

Pour l'homme gisant sur la couche douloureuse, la sœur de charité est un ange de consolation et d'espérance ; c'est un rayon divin au milieu d'une nuit triste et sombre ; c'est une douceur ineffable au milieu des amertumes qu'un long mal a causées.

Que de souffrances ont paru moins cruelles en présence de ces saintes femmes que la religion a rendues si dévouées !

Combien de mourants ont trouvé leur agonie moins affreuse en entendant les douces paroles que la sublime sœur a murmurées à leur oreille !

Madame la Présidente,

Très chères Sœurs,
Mesdames,

J'ai abusé de votre patience ; concluons donc cette trop longue conférence :

Qu'elle porte une robe de soie ou une robe de bure, la femme canadienne a un cœur grand comme le monde ! et la dignité du devoir le remplit...

HERMANCE.

COMMENT COMBATTENT LES BOERS

Un de nos compatriotes, ancien officier français, qui a passé plusieurs mois, l'an dernier, à faire le coup de feu au milieu des colonnes boers, a résumé en quelques notes brèves et claires la théorie de combat des vaillants champions de l'indépendance. Voici ces notes qui, tout pour avoir un caractère rétrospectif, n'en sont pas moins intéressantes :

« L'armée boer marche sans le moindre ordre, mais avec une rapidité extraordinaire. Le chef de chaque fraction connaît seulement le but de la marche et s'y rend le plus vite possible, sans s'occuper des autres commandos. Quand il aperçoit, près d'un cours d'eau, un terrain favorable encore inoccupé, il s'y installe. Les voitures se rangent hors de la route, les animaux sont mis à paître sous la surveillance des Cafres, les feux s'allument ; puis, le café avalé, les Boers s'endorment en attendant le lever du soleil ou de la lune pour continuer leur chemin. Les diverses fractions de la colonne se dépassent sans cesse, et l'on marche continuellement à travers les bivouacs. Les attelages séparés, les cavaliers groupés sans aucun ordre, les hurlements poussés par les Cafres pour animer les mules, les sifflements des longs fouets à tige de bambou, donnent au commando l'air d'une caravane de bohémien plutôt que d'une armée en marche. Sauf l'artillerie, aucun uniforme.

« Le Boer part pour la guerre dans son costume habituel. Il porte un veston de couleur foncée, sur lequel les cartouchières sont jetées en croix de Saint-André, un pantalon et de grosses bottines lacées, dont l'une seulement est armée d'un éperon, généralement tourné à l'envers. Le tout est surmonté d'une longue barbe et d'un chapeau de feutre à petits bords, bientôt déformé par le soleil et les pluies. Dans cet attirail, le Boer entre en campagne ; ses trois ennemis sont les mouches, le soleil et les Anglais. Contre le soleil, le Boer porte un parapluie attaché, par une espèce de dragonne, à l'aiguillon de sa selle, et, contre les Anglais, un fusil Mauser en bandoulière ou dans un godet pendu derrière sa jambe droite.

« A l'usage de ses auxiliaires, le cheval et le Cafre, mais surtout à l'usage de ce dernier, le Boer ne quitte jamais son fidèle *sjambock*, lanière de cuir d'hippopotame, qui, dans une main habile et expérimentée, fait du premier coup jaillir le sang du dos d'un nègre discipliné ou voleur. Il ne faut pourtant pas croire que les Boers s'en servent cruellement, et c'est seulement après un jugement en bonne forme que le domestique est condamné à un certain nombre de coups variant de dix à vingt-cinq, suivant la gravité de la faute. Ce système est, d'ailleurs, aussi défectueux que légal, m'expliquait un vieux Boer auquel une longue prati-

que du *sjambock* avait appris que peu importe le nombre de coups, pourvu qu'on arrive à faire crier le patient ; sinon, il considère l'exécuteur comme vaincu et n'a plus pour lui que du mépris.

« Quand l'armée s'arrête pour un certain temps, les commandos établissent leurs *laagers* près d'une station de chemin de fer. Les tentes se dressent rapidement, les trains amènent des troupeaux de bœufs et des approvisionnements de toute sorte, une boulangerie rudimentaire est montée près de la gare ; quelquefois même, des wagons entiers de paille d'avoine et de maïs permettent d'améliorer la nourriture des chevaux. L'aspect du camp est au désordonné et pittoresque que la marche des commandos.

« Au camp même, lorsqu'il n'y a ni combat ni mouvement quelconque, les Boers partagent leurs temps entre le sommeil, les prières et les exercices de tir. Les psaumes, lents et monotones, ne sont interrompus que par des coups de fusil qui se croisent dans toutes les directions et rendent les abords du *laager* souvent plus dangereux qu'une ligne de bataille.

Actuellement, les Boers ne songent plus qu'à former la ligne de bataille. Ils continuent à se battre comme de lions ; mais à la façon des *guerrilleros*, se divisant en petites troupes mobiles, insaisissables et audacieuses ; pratiquant l'embuscade, faisant sauter les trains, exaspérant l'ennemi, se ravitaillant même à ses dépens...

VAINES PITIÉS

Elle s'en allait toute seule, la pauvre vieille, le long d'une côte abrupte, dans la mélancolie d'un soir d'automne. La température était idéale et le lieu où nous étions, beau comme les édens que l'on rêve.

Mais la pauvre mendiant qui cheminait près de moi semblait ne rien percevoir de la beauté calme et religieuse de ce soir de septembre. Elle allait tristement, tête basse, songeant peut-être à l'accueil brutal qui l'attendait au retour. Me sentant prise d'une pitié suprême, je m'approchai, voulant la secourir. Je tendis la main pour soulever le panier qu'elle portait avec tant de peine et qui lui arrachait tant de soupirs. Sans doute, elle comprit ce mouvement, car, avec un geste de satisfaction sincère, elle m'abandonna son lourd fardeau. Et je devinai alors sur cette figure ternie la perdue caresse du malheur. Un front couvert de rides, de grands yeux bruns reflétant une souffrance profonde et des joues sillonnées par la douloureuse voie des larmes. J'aurais voulu répandre sur la blessure cachée le baume précieux de la compassion, mais je n'osais... Elle me semblait si triste la pauvre vieille, si malheureuse !...

C'était maintenant, l'heure délicieuse du jour mourant ; l'Angelus ondulait dans l'air calme et doux. En l'entendant, la pauvre vieille s'arrêta, éleva vers le ciel son visage pâle, qu'illuminait un rayon de foi naïve et profonde, puis, avec une ferveur angélique, récita l'antienne à la Vierge.

La-bas, dans la pénombre, apparaissait le petit village, bat de notre course nocturne ; nous approchions, et la pauvre vieille n'avait pas encore parlé. Devinant sans doute mon intime curiosité, elle me dit, avec un irrésistible accent de tristesse : « Vous avez été bonne pour moi ; vous vous intéresserez à ma pauvre vieillesse quand vous saurez que j'ai souffert. Oui, beaucoup souffert... Et ce fut le récit d'une vie d'angoisses, de chagrins, de tristesses et d'ennuis. Pourtant, ajouta-t-elle, je conserve, là, la suprême espérance d'un bonheur infini, non pas ici, mais là-haut... Un jour, je serai heureuse, vraiment heureuse, et c'est pour ce bonheur là que je veux supporter allègrement la vie, le peu de jours qu'il me reste à passer ici... En voyant cette figure maintenant radieuse, cette résignation sublime, cette espérance chrétienne, je ramassai mon inutile compassion et j'eus envie de m'agenouiller devant cette femme au cœur si bon, à la foi si vive et de lui dire : « Aie pitié de moi, toi qui as le secret de conserver, au milieu des tumultes et des embarras de la vie, une paix si suave, une espérance si divine... »

ROSE DE MAI.